

Chapitre 5 – Folie et manies au théâtre

Table des matières

Chapitre 5 – Folie et manies au théâtre	1
Lire une œuvre intégrale : <i>Britannicus</i> , de Jean Racine	2
Texte 1 Un personnage soumis à des forces puissantes, p.127	2
Texte 2 Susciter la terreur et la pitié, p.129	5
Texte 3 Une scène de conflit, p.130	7
Texte 4 Le dilemme tragique, p.132	10
Texte 5 Le respect de la bienséance, p.133	12
Texte écho Tacite, <i>Annales</i> , I ^{er} siècle, p.134	14
Étudier un groupement de textes : le personnage tragique peut-il être raisonnable ?	16
Texte 1 Racine, <i>Andromaque</i> , 1668, p.135	16
Texte 2 Corneille, <i>Rodogune</i> , 1647, p.136	18
Texte 3 Racine, <i>Phèdre</i> , 1677, p.137	20
Texte écho Sarah Kane, <i>4.48 Psychose</i> , posthume, p.138	22
Étudier un groupement de textes : l'obsession de l'argent au théâtre	24
Texte 1 Molière, <i>L'Avare</i> , 1668, p.139	24
Texte écho Plaute, <i>La Marmite</i> , vers 194 av. J.-C, p.140	26
Texte 2 Lesage, <i>Turcaret</i> , 1709, p.141	27
Texte 3 Balzac, <i>Le Faiseur</i> , 1848, p.142	29
Texte 4 Lescot, <i>Mon fric</i> , 2016, p.143	31

Lire une œuvre intégrale : *Britannicus*, de Jean Racine

Texte 1 Un personnage soumis à des forces puissantes, p.127

La scène d'exposition propose un portrait de Néron, à travers l'échange entre sa mère, Agrippine et la confidente de celle-ci, Albine.

Acte I, scène 1

Albine

[...] Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée,
Au temps de ses consuls¹ croit être retournée :
Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste² vieillissant.

Agrippine

- 5 Il³ se déguise en vain : je lis sur son visage
Des fiers⁴ Domitius⁵ l'humeur triste⁶ et sauvage.
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
La fierté des Nérons⁷ qu'il puisa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices⁸ :
- 10 De Rome, pour un temps, Caius⁹ fut les délices ;
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur¹⁰,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.

Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,
D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?

15 Ai-je mis dans sa main le timon¹¹ de l'État
Pour le conduire au gré du peuple et du Sénat ?
Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père ;
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
De quel nom cependant pouvons-nous appeler

20 L'attentat que le jour vient de nous révéler ?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée¹²,
Que de Britannicus Junie est adorée ;
Et ce même Néron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.

25 Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

30

Acte I, scène 1, vers 27-58.

1. Hauts magistrats romains qui, au début de la République (V^e s. av. J.-C.) exerçaient le pouvoir civil et militaire suprême.
2. Premier Empereur romain, considéré comme un « père » pour Rome.
3. Il s'agit de Néron.
4. Cruels.
5. Nom des ancêtres de Néron du côté paternel.

6. Sombre, funeste.

7. Surnom qui provient de T. Claudius Nero, ancêtre de sa mère. Le nom complet de Néron est Lucius Domitius Claudius Nero.

8. Débuts.

9. Il s'agit du frère d'Agrippine, Caligula, célèbre pour ses débauches et ses provocations après six mois de règne.

10. Folie.

11. Longue tige qui relie le char aux bêtes qui le tirent.

12. Le mot *amour* est féminin au XVII^e siècle. Aujourd'hui, ce mot devient féminin uniquement au pluriel.

Texte 2 Susciter la terreur et la pitié, p.129

Junie a reçu de Néron l'ordre de rompre avec son fiancé Britannicus et de le lui annoncer. Au moindre signe d'hésitation de sa part, celui-ci sera mis à mort. Néron, qui n'a pas quitté la scène, observe discrètement l'entrevue.

Britannicus

[...] Parlez : nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuse absence.

Junie

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.

- 5 Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux ;
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

Britannicus

Et depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive ?

Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive¹ ?

Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours

- 10 De faire à Néron même envier nos amours ?

Mais bannissez², Madame, une inutile crainte.

La foi³ dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ;

Chacun semble des yeux approuver mon courroux⁴ ;

La mère de Néron se déclare pour nous.

15 Rome, de sa conduite elle-même offensée⁵...

Junie

Ah ! Seigneur, vous parlez contre votre pensée.

Vous-même, vous m'avez avoué mille fois

Que Rome le louait⁶ d'une commune voix ;

Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage⁷.

20 Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

Britannicus

Ce discours me surprend, il le faut avouer.

Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.

Acte II, scène 6, vers 709-730

1. Qu'on l'enferme.

2. Chassez.

3. Confiance, espérance.

4. Colère.

5. Blessée dans son honneur.

6. Faisait son éloge.

7. Manifester du respect.

Texte 3 Une scène de conflit, p.130

Britannicus a revu Junie qui l'a rassuré sur ses sentiments en lui révélant le piège tendu par Néron. Il se sent alors assez fort pour défier Néron qui vient de les surprendre.

Britannicus

[...] Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

Néron

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse ?

Britannicus

- 5 Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver ;
Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

Néron

- Ainsi par le destin nos vœux sont traversés ;
10 J'obéissais alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

Britannicus

Et qui m'en instruira ?

Néron

Tout l'empire à la fois,
Rome.

Britannicus

Rome met-elle au nombre de vos droits

- 15 Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les empoisonnements, le rapt et le divorce ?

Néron

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

Britannicus

On sait ce qu'elle en pense.

Néron

- 20 Elle se tait du moins : imitez son silence.

Britannicus

Ainsi Néron commence à ne plus se forcer.

Néron

Néron de vos discours commence à se lasser.

Britannicus

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

Néron

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

Britannicus

25 Je comprends mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

Néron

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

Acte III, scène 8, vers 1033-1050.

Texte 4 Le dilemme tragique, p.132

Pour exprimer le dilemme auquel le personnage est confronté, les dramaturges ont souvent recours à un monologue. Ici, Racine choisit le dialogue. Alors qu'Agrippine et Burrhus ont réussi à dissuader Néron d'éliminer Britannicus, Narcisse ravive ses doutes et son ressentiment envers Britannicus et Agrippine.

Néron

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ?

Je n'ai que trop de pente¹ à punir son audace ;

Et, si je m'en croyais², ce triomphe indiscret

Serait bientôt suivi d'un éternel regret.

5 Mais de tout l'univers quel sera le langage ?

Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,

Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,

Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur ?

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

Narcisse

10 Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?

Avez-vous prétendu qu'ils se tairont toujours ?

Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?

De vos propres désirs perdez-vous la mémoire ?

Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?

15 Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.

Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.

Tant de précaution affaiblit votre règne :

Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.

Acte IV, scène 4, vers 1422-1483.

1. Tendence.

2. Si je m'écoutais.

Texte 5 Le respect de la bienséance, p.133

Burrhus raconte à Agrippine la mort de Britannicus, tué sur l'ordre de Néron.

Agrippine

Quoi ? du sang de son frère il n'a point eu d'horreur ?

BURRHUS

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.

À peine l'empereur a vu venir son frère,

Il se lève, il l'embrasse, on se tait, et soudain

5 César prend le premier une coupe à la main :

« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices¹,

Ma main de cette coupe épanche les prémices²,

Dit-il, dieux, que j'appelle à cette effusion³,

Venez favoriser notre réunion. »

10 Par les mêmes serments Britannicus se lie.

La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie,

Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords...

Le fer⁴ ne produit point de si puissants efforts⁵,

Madame : la lumière à ses yeux est ravie,

15 Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.

Jugez combien ce coup frappe tous les esprits :

La moitié s'épouvante et sort avec des cris,

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.
20 Cependant sur son lit il demeure penché ;
D'aucun étonnement il ne paraît touché :
« Ce mal⁶, dont vous craignez, dit-il, la violence
A souvent, sans péril, attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
25 Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'empereur, punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse⁷ ;
Et j'allais, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

30

Acte V, scène 5, v. 1608-1636.

1. Conditions.
2. Néron incline la coupe pour répandre les premières gouttes destinées aux dieux.
3. Le fait de verser le vin.
4. L'épée.
5. Effets.
6. L'épilepsie, dont souffrait Britannicus.
7. La foule.

Texte écho Tacite, *Annales*, I^{er} siècle, p.134

Tacite raconte le meurtre de Britannicus.

[13, 16] XVI. C'était l'usage que les fils des princes mangent assis avec les autres nobles de leur âge, sous les yeux de leurs parents, à une table séparée et plus frugale. Britannicus était à l'une de ces tables. Comme il ne mangeait ou ne buvait rien qui n'eût été goûté par un esclave de confiance, et qu'on ne voulait ni manquer
5 à cette coutume, ni déceler le crime par deux morts à la fois, voici la ruse qu'on imagina. Un breuvage encore innocent, et goûté par l'esclave, fut servi à Britannicus ; mais la liqueur était trop chaude, et il ne put la boire. Avec l'eau dont on la rafraîchit, on y versa le poison, qui circula si rapidement dans ses veines qu'il lui ravit en même temps la parole et la vie. Tout se trouble autour de lui : les
10 moins prudents s'enfuient ; ceux dont la vue pénètre plus avant demeurent immobiles, les yeux attachés sur Néron. Le prince, toujours penché sur son lit et feignant de ne rien savoir, dit que c'était un événement ordinaire, causé par l'épilepsie¹ dont Britannicus était attaqué depuis l'enfance ; que peu à peu la vue et le sentiment lui reviendraient. Pour Agrippine, elle composait inutilement son visage : la
15 frayeur et le trouble de son âme éclatèrent si visiblement qu'on la jugea aussi étrangère à ce crime que l'était Octavie, sœur de Britannicus : et en effet, elle voyait dans cette mort la chute de son dernier appui et l'exemple du parricide. Octavie aussi, dans un âge si jeune, avait appris à cacher sa douleur, sa tendresse, tous les mouvements de son âme. Ainsi, après un moment de silence, la gaieté du festin
20 recommença.

Annales, XIII, trad. Burnouf, 1863.

1. Maladie neurologique qui se manifeste par des convulsions.

Étudier un groupement de textes : le personnage tragique peut-il être raisonnable ?

Texte 1 Racine, *Andromaque*, 1668, p.135

Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui est fidèle à Hector au-delà de la mort. Hermione exploite l'amour d'Oreste pour le convaincre d'assassiner Pyrrhus, qui l'a trahie. Mais à peine son amant est-il mort qu'elle se suicide à son tour et laisse Oreste désespéré.

Pylade¹

Ah Seigneur !

Oreste

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore ?

Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ?

Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?

Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.

5 Mais que vois-je ? À mes yeux Hermione l'embrasse ?

Elle vient l'arracher au coup qui le menace ?

Dieux, quels affreux regards elle jette sur moi !

Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi² ?

Hé bien, Filles d'Enfer³, vos mains sont-elles prêtes ?

10 Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

À qui destinez-vous l'appareil⁴ qui vous suit ?

Venez-vous m'enlever dans l'éternelle Nuit ?

Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.

Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione ;

15 L'Ingrate mieux que vous saura me déchirer,

Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

Pylade

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse,

Ménageons les moments que ce transport nous laisse.

Acte V, scène 5, v. 1629-1646.

1. Ami d'Oreste.

2. Elle.

3. Érinyes chez les Grecs, Furies chez les Romains, elles sont chargées de persécuter les coupables.

4. Navire.

Texte 2 Corneille, *Rodogune*, 1647, p.136

Cléopâtre, reine de Syrie, a promis le trône à celui de ses fils jumeaux, Séleucus et Antiochus, qui accomplirait sa volonté : tuer Rodogune, la princesse parthe, dont elle est jalouse. Or, tous deux sont amoureux de la belle Parthe. Cléopâtre a déjà assassiné Séleucus.

Cléopâtre

Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?

Le fer¹ m'a bien servie, en feras-tu de même ?

Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu,

Ridicule retour d'une sottise vertu,

5 Tendresse dangereuse autant comme importune ?

Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,

Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,

S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.

Reste du sang ingrat d'un époux infidèle²,

10 Héritier d'une flamme envers moi criminelle,

Aime mon ennemie, et péris comme lui.

Pour la faire tomber j'abattrais son appui :

Aussi bien, sous mes pas c'est creuser un abîme

Que retenir ma main sur la moitié du crime,

15 Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger

Que te laisser sur moi père et frère à venger.

Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :

Il faut ou condamner ou couronner sa haine.

Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
20 De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir :
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
25 Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !

Acte V, scène 1, v. 1507-1532.

1. L'épée avec laquelle Cléopâtre a tué Séleucus.

2. Le défunt mari de Cléopâtre (qu'elle a assassiné) voulait aussi épouser Rodogune.

Texte 3 Racine, *Phèdre*, 1677, p.137

Phèdre aime passionnément Hippolyte, fils de son mari, Thésée. Elle vient de découvrir que le jeune homme, qui avait repoussé ses avances, en aime une autre, Aricie.

Phèdre

[...] Que fais-je ? Où ma raison se va-t-elle égarer ?

Moi jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !

Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !

Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?

5 Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.

Mes crimes désormais ont comblé la mesure.

Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.

Mes homicides mains promptes à me venger

Dans le sang innocent brûlent de se plonger.

10 Misérable ! Et je vis ? Et je soutiens la vue

De ce sacré Soleil, dont je suis descendue¹ ?

J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux.

Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale².

15 Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale³.

Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.

Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,

Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,

20 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers ?

Acte IV, scène 6, v. 1264-1294.

1. Référence à Hélios, père de Pasiphaé.
2. Des enfers.
3. Minos est juge des enfers.

Texte écho Sarah Kane, 4.48 Psychose, posthume, p.138

Psychose 4.48 se présente tantôt comme le monologue d'une jeune femme qui a décidé de se tuer à 4 h 48, tantôt comme son dialogue avec un médecin. Le texte a été joué et publié de façon posthume, après le suicide de Sarah Kane.

J'ai peur de perdre celle que jamais je n'ai touchée

l'amour me tient en esclavage dans une cage de larmes

je me mords la langue qui jamais ne peut lui parler

une femme me manque qui n'est jamais née

5 j'embrasse une femme par-delà les ans qui disent que jamais on ne se rencontrera

Tout passe

Tout périt

Tout pâlit

ma pensée s'éloigne avec un sourire meurtrier et laisse la discordante anxiété

10 rugir dans mon âme

Pas d'espoir Pas d'espoir Pas d'espoir Pas d'espoir Pas d'espoir Pas d'espoir Pas
d'espoir

Une chanson pour mon aimée, touchant à son absence

aux marées de son cœur, l'éclat de son sourire

15 Dans dix ans elle sera toujours morte. Pendant que je vivrai avec, que je me
débrouillerai avec, pendant que des jours passeront où je n'y penserai même

pas, elle sera toujours morte. Pendant que je serai une vieille dame sans abri

© Nathan - Horizons pluriels 2^{de}, 2019

en train d'oublier mon nom elle sera toujours morte, elle sera toujours morte,
c'est terminé

20 putain

c'est tout

et je dois tenir toute seule

Mon amour, mon amour, pourquoi m'as-tu abandonnée ?

© Arche éditeur, trad. É. Pieillier, 2001, p. 24-25.

Étudier un groupement de textes : l'obsession de l'argent au théâtre

Texte 1 Molière, *L'Avare*, 1668, p.139

Harpagon, obsédé par l'argent, croit à tort que Valère, son intendant, lui a volé la cassette renfermant ses écus, et l'interroge pour le lui faire avouer. Or, Valère, secrètement amoureux d'Élise, la fille d'Harpagon, croit que celui-ci veut lui faire avouer ses sentiments pour la jeune fille.

Valère. – Rien que la mort ne nous peut séparer.

Harpagon. – C'est être bien endiablé après mon argent.

Valère. – Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous
5 pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

Harpagon. – Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendard¹ effronté, me va faire raison de tout.

Valère. – Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les
10 violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable.

Harpagon. – Je le crois bien, vraiment ; il serait fort étrange que ma fille eût trempé²
15 dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

Valère. – Moi ? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

Harpagon. – Ô ma chère cassette ! Elle n'est point sortie de ma maison ?

Valère. – Non, Monsieur.

Harpagon. – Hé, dis-moi donc un peu ; tu n'y as point touché ?

20 **Valère.** – Moi, y toucher ? Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

Acte V, scène 3.

1. Homme malhonnête (injure).

2. Été complice.

Texte écho Plaute, *La Marmite*, vers 194 av. J.-C, p.140

Euclion découvre qu'on lui a volé une marmite remplie d'or cachée dans sa cheminée. Il ignore que sa fille Phédrie vient d'accoucher, victime d'un viol commis par un jeune voisin, Lyconides. Entendant le vieil homme crier son désespoir, Lyconides se précipite pour avouer le viol, alors qu'Euclion croit qu'il s'accuse du vol de la marmite.

Lyconide. – Ne perdez pas courage.

Euclion. – Comment, je vous prie, ne pas être découragé ?

Lyconide. – Parce que cette action qui vous inquiète, qui vous afflige, c'est moi seul qui l'aie faite, et je l'avoue.

5 **Euclion.** – Que me dites-vous là ?

Lyconide. – La vérité.

Euclion. – Jeune homme, quel mal vous ai-je fait, pour vous porter à en agir de la sorte, à me ruiner, moi et mes enfants ?

Lyconide. – J'ai dû céder à l'impulsion d'un dieu qui m'entraîna près d'elle.

10 **Euclion.** – Comment ?

Lyconide. – J'ai tort, j'en conviens, et ma faute mérite châtement. J'accours implorer mon pardon ; soyez assez généreux pour me l'accorder.

Euclion. – Comment avez-vous eu l'audace de toucher à ce qui ne vous appartenait pas ?

Acte IV, scène 11, © Garnier-Flammarion, trad. J.-B. Levée, 1991.

Texte 2 Lesage, *Turcaret*, 1709, p.141

Turcaret, ancien domestique, s'est enrichi en devenant un financier chargé de collecter les impôts. Mais il en détourne une partie à son profit. Il cherche à séduire une jeune baronne en la couvrant de cadeaux, sans comprendre que la jeune femme n'en veut qu'à son argent car elle est elle-même amoureuse d'un chevalier qui la manipule.

M. Turcaret. – [...] Je viens, Madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux¹ : ils sont d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

La Baronne. – Vous êtes universel, Monsieur, vous vous connaissez à tout.

5 **M. Turcaret.** – Oui, grâce au Ciel, et surtout en bâtiment. Vous verrez, vous verrez l'hôtel² que je vais faire bâtir.

La Baronne. – Quoi, vous allez faire bâtir un hôtel ?

M. Turcaret. – J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpents, six perches, neuf toises, trois pieds et onze pouces³. N'est-ce pas là une belle étendue ?

10 **La Baronne.** – Fort belle.

M. Turcaret. – Le logis sera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

La Baronne. – Je n'en doute pas.

M. Turcaret. – Malepeste⁴, je n'ai garde de faire quelque chose de commun, je me
15 ferais siffler⁵ de tous les gens d'affaires.

La Baronne. – Assurément.

M. Turcaret, *voyant entrer le marquis.* – Quel homme entre ici ?

La Baronne, *bas.* – C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait

épousé les intérêts. Je me passerais bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

Acte III, scène 3.

1. Petites tables à tiroirs.
2. Hôtel particulier, riche demeure.
3. Anciennes mesures agraires. Le terrain acheté par Turcaret fait plus de deux hectares, soit 20 000 m².
4. Interjection exprimant l'étonnement.
5. Critiquer, moquer.

Texte 3 Balzac, *Le Faiseur*, 1848, p.142

La scène se passe en 1839 chez un couple de bourgeois parisiens, les Mercadet. Monsieur Mercadet est un « faiseur », c'est-à-dire un homme d'affaires malhonnête, qui passe sa vie à spéculer. Ruiné et très endetté, il cherche à échapper à ses créanciers. Il vient ici d'expliquer à sa femme que l'argent, et non plus les sentiments, mène le monde.

Mme Mercadet. – Oh ! Monsieur, vous si probe¹, si honorable, vous dites quelquefois des choses qui me...

Mercadet. – Et qui arrive à dire arrive à faire, n'est-ce pas ? Eh bien ! je ferai tout ce qui pourra me sauver, car (il tire une pièce de cinq francs) voici l'honneur moderne !... Ayez vendu du plâtre pour du sucre, si vous avez su faire fortune sans exciter de plainte, vous devenez député, pair de France² ou ministre !

Savez-vous pourquoi les drames dont les héros sont des scélérats ont tant de spectateurs ? C'est que tous les spectateurs s'en vont flattés en se disant :

« Je vaudrais encore mieux que ces coquins-là... » [...] Enfin, qu'y a-t-il de déshonorant à devoir³ ? Est-il un seul État en Europe qui n'ait ses dettes ? Quel est l'homme qui ne meurt pas insolvable⁴ envers son père ? Il lui doit la vie, et ne peut pas la lui rendre. La terre fait constamment faillite au soleil ! La vie, madame, est un emprunt perpétuel ! Et n'emprunte pas qui veut ! Ne suis-je pas supérieur à mes créanciers ? J'ai leur argent, ils attendent le mien ; je ne leur demande rien, et ils m'importunent. Un homme qui ne doit rien, mais personne ne songe à lui, tandis que mes créanciers s'intéressent à moi !

Mme Mercadet. – Un peu trop !... devoir et payer, tout va bien : mais devoir et ne pouvoir rendre, mais emprunter quand on se sait hors d'état de s'acquitter⁵ !...

Je n'ose vous dire ce que j'en pense.

20 **Mercadet.** – Vous pensez qu'il y a là comme un commencement de...

Mme Mercadet. – J'en ai peur...

Acte I, scène 6.

1. Honnête.
2. Membre de la Haute Assemblée législative.
3. Avoir des dettes.
4. Hors d'état de payer ses dettes.
5. Rembourser ses dettes.

Texte 4 Lescot, *Mon fric*, 2016, p.143

Le personnage principal, désigné par « Moi », raconte sa vie, depuis sa naissance en 1972 jusqu'en 2040, à travers son rapport à l'argent qu'il gagne péniblement et perd facilement. Dans la scène suivante, il est âgé d'une trentaine d'années et évoque ses difficultés financières, alors qu'il vit avec sa compagne Géraldine et leur fille.

Moi. – Je vois un documentaire sur un cinéaste indépendant américain. Il explique qu'aux États-Unis, tu peux vivre à crédit toute ta vie, même les aliments tu peux les acheter à crédit, tout le monde vit à crédit, tu rembourses jamais, c'est valable pour les individus comme pour l'État.

5 **Géraldine.** – Ah bon ? C'est vrai, ça ?

Moi. – Ça me fait du bien, ce documentaire.

Mon père. – C'est bon, hein mon fils, de dépenser son argent.

Moi. – Encore faut-il avoir de l'argent.

Géraldine. – Comment on va rembourser tout ce qu'on doit à tout le monde ?

10 **Mon père.** – C'est bon, hein mon fils, de rembourser son argent.

Géraldine. – La petite, on peut pas se contenter de la nourrir, faut lui acheter des choses, faut l'emmener au cirque.

Moi. – Qu'est-ce qu'elle a, pourquoi elle est triste, pourquoi t'es triste, ça t'a pas plu le cirque ? T'as eu peur des clowns, c'est ça ?

15 **Géraldine.** – Non, elle a faim elle veut un goûter.

Moi. – On pourra lui prendre un truc en sortant.

Géraldine. – Non, elle veut un goûter du cirque, elle a vu la dame avec son panier, qui vend des beignets.

David Lescot, *Mon fric*,

© Actes Sud-Papiers, 2016.